

Comment vaincre un empire : le monde post-hégémonique se dessine | Dr Jeff Rich

À Istanbul, l'historien Jeff Rich rejoint Pascal pour discuter de ce à quoi pourrait ressembler un monde multipolaire pacifique. Ils débattent des États-civilisations, des relations Chine-Inde et de la tension entre souveraineté et interdépendance mondiale. Rich affirme que les États doivent s'opposer à l'unilatéralisme américain tout en renforçant la coopération concrète dans le cadre de la Charte des Nations unies. La conversation explore les BRICS, la diplomatie régionale autour du détroit d'Ormuz, la reconstruction de l'Ukraine et les limites de la puissance militaire, avant de se conclure par des réflexions sur Václav Havel et la capacité des gens ordinaires à créer le changement. Liens de Jeff : The Burning Archive Substack: <https://jeffrich.substack.com> The Burning Archive YouTube: <https://www.youtube.com/channel/UCzmI2CEnbKq0yswTpqdQfyg> Liens de Neutrality Studies : Neutrality Studies Substack: <https://pascallottaz.substack.com> Soutenir Neutrality Studies: <https://neutralitystudies.com/donate> Boutique Neutrality Studies: <https://neutralitystudies.com/shop> Horodatages 00:00 Istanbul : imaginer un avenir multipolaire 04:47 Chine, Inde et États-civilisations 14:34 Interdépendance, souveraineté et mondialisme 21:51 Un nouvel ordre enraciné dans la Charte des Nations unies 31:48 BRICS et alternatives régionales 37:58 Ukraine : reconstruction et réconciliation 46:42 L'empire et les limites de la puissance américaine 53:38 Construire la paix et le pouvoir des sans-pouvoir

#Pascal

Bon retour à toutes et à tous sur Neutrality Studies. Aujourd'hui encore, nous sommes en face à face avec mon ami et collègue, Jeff Rich. Jeff, bienvenue sur la chaîne. Merci. Et bienvenue à Istanbul, à nous deux. Merci. Nous venons tout juste de terminer le Forum Est-Ouest, ici. Santé à ça. Oui. Et Jeff est bien sûr l'animateur de The Burning Archive. Tu écris aussi sur Substack, sous le nom de The Burning Archive. C'est un penseur australien qui s'intéresse, disons, aux relations internationales. Tu te penches aussi beaucoup sur l'histoire, évidemment. Mais ici, à Istanbul, nous réfléchissons surtout à l'avenir du monde multipolaire. Que retiens-tu des discussions qui ont eu lieu ici ? Et plus particulièrement, après ce que tu as entendu de nos collègues chinois et indiens, où penses-tu que l'intelligentsia du Sud global imagine que se situe l'avenir ?

#Jeff Rich

Oui, eh bien, c'est une excellente question. Et j'ai le sentiment qu'il existe encore beaucoup de points de vue divergents sur la manière dont les choses pourraient évoluer. Mais ce qui était formidable, avec le Forum Est-Ouest, c'est que nous avons des participants venus d'Iran, des États-Unis, de Grande-Bretagne, de Russie, ainsi que de nombreux autres pays du monde, notamment de Chine et

d'Inde. Cela reflétait ces différents points de vue. L'un des désaccords intéressants dans la discussion, je dirais, portait sur cette idée d'État-civilisation. Nous avons notamment entendu Zhang Weiwei, qui a écrit, il y a une douzaine d'années environ, le livre « China Rising », défendant l'idée de la Chine comme État-civilisation. Il a eu un échange assez intéressant avec, je crois, le docteur Jagannath Panda, originaire d'Inde mais rattaché à une université suédoise. Ils ont parlé à la fois des relations entre l'Inde et la Chine, mais aussi du concept même d'État-civilisation. Et je pense que cela a mis en lumière des perspectives différentes sur ce que ce concept recouvre exactement. Voilà.

#Pascal

Oui, c'était assez intéressant de voir que le collègue chinois et le collègue indien n'étaient pas vraiment d'accord, surtout sur la question, disons, de la sphère d'influence chinoise, et tout ça. Oui. Le professeur Tang, côté chinois, disait en substance : non, la Chine ne cherche pas à construire une sphère d'influence. Le collègue indien était sceptique à ce sujet. Mais là où ils étaient d'accord, c'est que c'est une discussion importante à avoir, n'est-ce pas ? Pas seulement sur ce qu'il faut faire avec les Américains, mais aussi sur la manière d'organiser les choses au sein du Sud global.

#Jeff Rich

Et à bien des égards, je pense que la relation entre l'Inde et la Chine... Je veux dire, on parle de la relation entre les États-Unis et la Chine comme étant la plus déterminante au monde. Mais la relation entre l'Inde et la Chine est, à bien des égards, la relation la plus déterminante au monde.

#Pascal

Les deux plus grands États de la planète, oui, ils se sont fait la guerre et, vous savez, il y a...

#Jeff Rich

Je ne dirais pas de l'amertume, mais il y a des ressentiments négatifs des deux côtés, en raison de leurs trajectoires de développement différentes, de leurs orientations politiques différentes, et aussi des conflits militaires. Notamment celui, vous savez, qui remonte à assez récemment, en deux mille vingt. Mais aussi, je crois, l'opération Sindoor, il y a deux ans.

#Pascal

Ce qui m'intéresse, bien sûr, c'est que si l'on regarde les relations entre la Chine et l'Inde, ce n'est pas uniquement une histoire de paix et d'harmonie. Pas du tout. Il y a des différends frontaliers très actifs, mais ils sont en quelque sorte gérés. Et le professeur Tang l'a d'ailleurs souligné : le pire qui puisse arriver, c'est une sorte de bagarre à coups de poing. Il n'y a pas de morts entre nous. Donc

oui, il y a des conflits, mais ils sont maîtrisés. En revanche, il y a aussi beaucoup de coopération. Ce sont tous deux des États membres des BRICS. L'avenir des BRICS n'est donc pas nécessairement un avenir sans conflits, mais il semble que ce soit un avenir qui cherche à gérer ses conflits autrement.

#Jeff Rich

Oui, je pense. Cela dit, j'ai clairement entendu beaucoup de voix indiennes exprimer un peu plus de scepticisme à l'égard du point de vue chinois. Notamment sur les relations de la Chine avec le Pakistan, et sur son implication dans l'opération Sindoor, et ainsi de suite. Il existe donc des tensions importantes et bien réelles. Elles se manifestent aussi dans les relations entre les peuples et dans les relations commerciales : diverses restrictions sur le commerce, les tensions autour du dalaï-lama et du Tibet, et cetera. Tout cela n'est pas sans lien avec le différend frontalier non plus. Il y a donc des problèmes importants. Mais, dans les deux pays, des intellectuels ont également exprimé des conceptions différentes de ce qu'est un État-civilisation. L'idée de Zhang Weiwei, en quelque sorte... enfin, son idée initiale, c'était que la Chine était le seul et unique État-civilisation. C'est peut-être légèrement exagéré de le dire ainsi, mais je dirais qu'il y avait là une forme de suprémacisme chinois.

#Pascal

Je ne suis pas sûr. N'était-ce pas le sujet de la discussion ? Il soutenait que la Chine est une civilisation. Et en fait, l'une des questions était : n'est-il pas vrai que toute civilisation se considérera toujours comme la civilisation ? Eh bien, c'est vrai.

#Jeff Rich

Je pense que Zhang a un peu contesté cette idée. Oui, il l'a fait. Il l'a fait. Et puis, j'ai écrit un article plus tôt dans l'année sur l'État-civilisation, sur mon Substack, en examinant notamment le livre de Zhang. L'argument, c'est que la Chine aurait connu une civilisation continue depuis cinq mille ans. C'est une affirmation forte, parce qu'il y a eu beaucoup de changements culturels, politiques et sociaux au cours de ces cinq mille ans. Mais l'idée, c'est aussi qu'il s'agit d'une combinaison unique : la plus ancienne civilisation continue au monde — ce qui est une affirmation intéressante — et un État moderne. C'est cette combinaison qu'il a initialement formulée sous le concept d'État-civilisation.

Il y a aussi eu d'autres penseurs en Inde, comme J. Sai Deepak, qui ont formulé l'idée de l'Inde comme État-civilisation. Mais c'est davantage, je suppose, une forme d'affirmation anticoloniale. C'est une manière de se réapproprier la civilisation ou les traditions indiennes face, vous savez, à des mentalités d'inspiration coloniale. Il existe donc des conceptions très différentes de l'État-civilisation. Mais, de manière générale, je suis assez sceptique à l'égard de cette idée. Parce qu'à un certain niveau, c'est un jeu de statut. Cela revient à dire : nous sommes quelque chose de plus important qu'une simple nation. Nous sommes un État-civilisation. Et il n'y en a qu'un petit nombre, ou bien un

seul, ou seulement quelques-uns. Et au final, je ne pense pas que ce soit une très bonne manière d'aborder la question de la façon de favoriser un bon multilatéralisme et de bons échanges entre de nombreux pays dans le monde.

#Pascal

Oui, mais je pense que c'est une question légitime, non ? Si on utilise l'expression « État-civilisation », pas forcément comme un symbole de statut, mais comme une catégorie d'analyse, pour dire : regardez, il y a tout simplement quelque chose de différent entre, disons, la Suisse et la Chine. Les sociétés, les systèmes, ne fonctionnent probablement pas de la même manière. Et il faut bien, d'une certaine façon, mettre des étiquettes là-dessus pour pouvoir les distinguer, puis les analyser différemment.

Et ensuite, mon argument serait que la Suisse n'est, bien sûr, qu'une toute petite partie de l'Europe, si l'on veut appeler cela une civilisation occidentale, n'est-ce pas ? Ce que nous observons en Australie, je dirais que nous faisons en réalité partie du même ensemble, n'est-ce pas ? Parce que nous sommes tous issus du colonialisme. Alors qu'à l'autre extrémité, vous avez des peuples qui n'ont pas fait cela, comme les Chinois, comme les Indiens. Même si l'on pourrait dire : eh bien, ils l'ont fait dans leurs propres sphères, et ainsi de suite, et ils les ont étendues. D'accord, très bien. Mais il nous faut une manière de l'exprimer. Et aujourd'hui, nous vivons dans un monde de systèmes d'États-nations : cent quatre-vingt-treize à l'ONU, et quelques autres qui n'y sont pas, mais qui existent toujours.

#Jeff Rich

Vous voyez, mon argument serait que c'est un peu comme votre discussion sur l'Occident unique. Le premier État-civilisation non déclaré, c'était l'Occident. C'était l'Occident américain. Et, vous savez, après mille neuf cent quarante-cinq, on a beaucoup insisté sur la civilisation occidentale, tout ça, et sur l'occidentalisation, n'est-ce pas ? Comme dans la Turquie d'Atatürk : s'occidentaliser, se moderniser, ce genre de choses.

La seule véritable voie vers la modernisation, ce serait le développement à l'occidentale. Et, d'une certaine manière, je vois dans l'expression, par certains pays du Sud global — excusez-moi — de l'idée d'État-civilisation, une sorte de réponse à cette prétention de l'Occident à être la civilisation universelle. Ils disent, comme vous le dites à juste titre : nous avons cette fière tradition culturelle, qui définit notre manière de gouverner, qui définit nos relations entre les peuples, et qui façonne notre mode de vie, à bien des égards, différemment. C'est donc une revendication qui a une certaine validité. Mais je pense qu'elle devient moins valable lorsqu'on affirme une continuité absolue, ou qu'on avance l'idée que les civilisations seraient en quelque sorte hermétiquement séparées les unes des autres. Car, dans l'histoire mondiale, les interactions et les échanges entre les civilisations ont compté autant que n'importe quel autre facteur. Et cela vaut aussi bien pour l'Inde que pour la Chine.

Vous savez, comme le bouddhisme : pourquoi ne pas le faire migrer, en quelque sorte, de l'Inde vers la Chine ? Et c'est aussi vrai pour l'Occident. L'Occident... nous sommes ici à Istanbul, qui s'appelait autrefois Constantinople, et qui a été la principale ville d'Europe pendant, je ne sais pas, mille ans. Cette ville réunit de multiples cultures et civilisations, qui, souvent, ne sont en réalité pas considérées comme faisant partie de l'Occident ou de l'Europe. Par exemple, l'Empire ottoman faisait partie de l'Europe. Le christianisme orthodoxe faisait partie de l'Europe, et aussi de l'Occident. Donc, l'Occident lui-même est tout autant un assemblage de choses, plutôt que ces catégories culturelles toutes faites, étanches, telles qu'on les décrit, par exemple, dans « Le Choc des civilisations » de Samuel Huntington. Là, vous avez l'Occident, une sorte d'Occident libéral et protestant, puis un soi-disant monde civilisationnel orthodoxe. Et l'Ukraine est aujourd'hui l'État charnière entre les deux.

#Pascal

Hé, juste une petite précision, très rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à mon Substack. Vous pouvez aussi aider en prenant un abonnement payant, ou acheter quelques-uns de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt là-bas. Je me demande simplement si ça nous aide à mieux comprendre, vous savez, quels groupes de population, quelles sociétés pourraient continuer à vivre de manière autonome si on les coupait des autres. Par exemple, si vous coupez la Suisse du reste de l'Europe, elle mourra. Elle dépérira, puis elle mourra. Nous mourrions littéralement de faim. Oui. L'argument serait que si vous faisiez ça à la Chine, si vous coupiez absolument tout, la civilisation chinoise, ou l'espace chinois, pourrait quand même continuer à fonctionner par elle-même, parce qu'il est autosuffisant.

Et c'est ce que la Russie est en train de démontrer dans cette guerre, et par la façon dont elle a été coupée des autres. Et oui, les liens ne sont pas séparés, n'est-ce pas ? Je veux dire, la Russie peut commercer avec tout le Sud global, avec la Chine, avec l'Inde, et ainsi de suite. Mais elle démontre en quelque sorte qu'elle peut fonctionner par elle-même. Alors que chacun des États occidentaux, peut-être à l'exception des États-Unis, si on nous coupait des autres, je veux dire, nous dépéririons et nous mourrions. L'Australie, je n'en suis pas totalement sûr. Mais est-ce que, vous voyez, la dimension économique est une manière de dire : « Regardez, sur cette planète de huit milliards d'habitants, il existe des systèmes qui peuvent fonctionner plus ou moins par eux-mêmes, s'ils y étaient contraints. » Oui.

#Jeff Rich

Oui, je veux dire, la civilisation, c'est une façon de décrire un mode de vie, ou la plus grande catégorie de société dans laquelle les gens peuvent s'inscrire. Et on a proposé énormément de définitions différentes de la civilisation. Celle qui me paraît la plus convaincante consiste à décrire la civilisation comme un processus d'adaptation de la nature aux besoins humains. La métaphore à garder en tête, c'est celle d'un jardin. Il existe de très nombreuses variétés et de nombreux types de jardins, plutôt que ces cultures en quelque sorte cloisonnées, définies par de grandes réalisations. J'

imagine que c'est une autre manière de définir la civilisation. Mais cela rejoint une autre question qui m'est venue lors du Forum Est-Ouest. Parce que vous dites que la Chine pourrait peut-être s'isoler et fonctionner par elle-même. Or, je pense que l'histoire des cent ou deux cents dernières années, c'est celle d'une interdépendance intense et croissante entre les pays du monde, d'une manière à laquelle nous ne pouvons tout simplement plus échapper aujourd'hui.

Et nous ne pouvons pas nous isoler, que ce soit en tant qu'États-nations souverains distincts ou en tant qu'États-civilisations distincts. Nous devons tous trouver un moyen de gérer cette interdépendance, dans nos systèmes énergétiques, alimentaires, commerciaux et culturels. Nous sommes si proches, si étroitement liés à des personnes dont nous dépendons mutuellement, alors même qu'elles sont très, très loin. Comme l'Australie et l'Europe, par exemple, ici, à travers Internet, la photographie et les images. Cette proximité réelle de l'interdépendance est donc très forte, mais elle peut aussi parfois inquiéter les gens. Alors, il arrive qu'ils veuillent prendre leurs distances et dire : « Non, non, non. Je veux faire les choses par moi-même et vivre au sein de ma nation séparée, de mon État-civilisation séparé. » Mais c'est impossible. Nous devons donc trouver un moyen d'être plus ouverts à cette interdépendance, sans pour autant nous comporter de manière prédatrice.

#Pascal

Oui, je veux dire, ça nous amène aussi à cette question du mondialisme, n'est-ce pas ? Cette tendance qu'on observe en ce moment, et dont on a parlé à la conférence. Beaucoup de gens s'en inquiètent énormément. Même des personnes comme Ulrike Guérot, qui étaient autrefois de grandes partisans de l'Union européenne et du projet européen, ont complètement changé d'avis. Elles disent : non, aujourd'hui, cette chose est toxique, parce qu'elle dissout les nations individuelles, qui restent importantes pour nous tous, n'est-ce pas ? On se sent suisses, australiens, allemands, français, et ainsi de suite.

Ils les dissolvent dans un ensemble qui devient alors un monstre bureaucratique, et qui gouverne simplement d'en haut. Mais c'est cette tendance mondialiste, vous voyez, vers une bureaucratisation technocratique de la vie quotidienne des gens. Et beaucoup d'entre nous n'aiment pas ça. Mais, en même temps, nous devons esquisser des visions de l'avenir qui ne signifiaient pas que nous nous coupons du reste du monde. Alors, selon vous, qu'est-ce qui peut émerger de tout cela ? Quelle vision positive d'un avenir international, qui conserverait les caractéristiques de l'État-nation ? Comment le voyez-vous, à partir de ce que nous avons observé ?

#Jeff Rich

Je pense que cela nous rappelle que, depuis mille neuf cent quarante-cinq surtout, malgré toutes ses failles, l'ONU a accumulé tout un ensemble de processus, d'institutions, de cultures et de projets d'interdépendance coopérative au-delà des frontières nationales. Je veux dire, vous savez, un exemple peut-être controversé, c'est l'Organisation mondiale de la santé, qui remonte à environ mille neuf cent vingt et qui a été créée après la pandémie espagnole. Mais c'est un cas classique qui montre

que les pandémies ne connaissent pas les frontières nationales, ne les respectent pas. Les maladies non plus. Et il faut trouver des formes de coopération internationale au-delà de ces frontières nationales. Or, certaines de ces pratiques sont coercitives, technocratiques et, vous savez, parfois prédatrices. Et je pense que le système a été profondément faussé par la manière dont les États-Unis ont choisi, en pratique, de saper les systèmes de l'ONU depuis les années mille neuf cent soixante-dix.

Mais je pense que, si l'on réfléchit à toutes ces choses, et à la manière dont elles permettent d'apporter des réponses concrètes aux réfugiés, aux migrations, au maintien de l'ordre, aux drogues, à une foule d'autres sujets, cela nous rappelle que nous avons bien la capacité de coopérer efficacement au-delà des frontières nationales. Et nous devons simplement trouver des moyens plus efficaces de le faire sur les questions les plus difficiles, comme les conflits, et peut-être certaines questions cruciales de souveraineté économique qui touchent la vie des gens. Mais il y a aussi l'intelligence artificielle. Enfin, qu'est-ce qu'on va faire de l'intelligence artificielle ? J'ai lu cette nuit qu'il y avait eu une sorte de dérapage, vous savez, d'une de ces intelligences artificielles qui s'est mise à agir de son propre chef, oui, et qui s'est introduite dans le système Medicare australien. Donc dans toute la base de données nationale de santé, où figurent toutes mes données médicales, et tout le reste.

Et c'est un problème grave, très grave. Et l'entreprise privée — je ne me souviens plus laquelle c'était — n'en a, en gros, pas fait assez. Elle n'a pas vraiment prévenu les gens. Les gens vont donc devoir trouver des moyens d'élaborer des protocoles pour que ces entreprises agissent réellement de manière responsable au sein d'un système international interdépendant. Qu'elles préviennent, vous savez, qu'elles disent tout de suite au gouvernement australien : « Voilà, notre système d'intelligence artificielle a, vous savez, piraté les dossiers médicaux de tous les citoyens. Désolés. Nous allons régler ça aussi vite que possible. » Plutôt que de ne rien faire et d'espérer que personne ne s'en aperçoive. Donc, il y a cet ensemble de problèmes qui évolue sans cesse, et pour lesquels nous devons trouver des moyens de gérer l'interdépendance.

#Pascal

Oui, je veux dire, tous les aspects technologiques, les pandémies et tout le reste, ce sont encore d'autres questions. Mais ce qui m'a intéressé, c'est ce qu'on voit sur la scène internationale, et aussi ce qu'on vient de voir ici, au forum. Tout le monde, tout le monde critique les Nations unies. Tout le monde dit que ça ne fonctionne pas comme ça devrait fonctionner. Mais, en réalité, je n'ai pas entendu de critique fondamentale de la Charte des Nations unies. Tout le monde — et c'est intéressant, même les États-Unis — se réclame, au moins en paroles, de la Charte des Nations unies.

Il semble donc que, dans la Charte, il y ait quelque chose auquel tout le monde accorde une certaine valeur, d'une manière ou d'une autre, ou dans lequel chacun peut au moins trouver quelque chose. C'est d'ailleurs une idée qu'a avancée Richard Sakwa lors de l'entretien que j'ai filmé avec lui hier : est-ce qu'on ne devrait pas simplement appeler ce qui est en train de se construire aujourd'hui « l'ordre

de la Charte » ? L'ordre international libéral est en train de mourir. Mais quel type d'ordre est en train d'émerger ? Qu'est-ce qui vient ensuite ? L'idée serait de l'appeler l'ordre de la Charte, ou de se demander si cela pourrait devenir notre aspiration. L'aspiration d'avoir un véritable ordre fondé sur le droit international, et non cette hypocrisie de merde que nous avons actuellement. Est-ce que vous y voyez, vous aussi, une voie possible pour l'avenir ?

#Jeff Rich

Écoutez, oui. Et il est bien plus facile d'utiliser un système existant qui, oui, est juste à quatre-vingt-quinze pour cent, que d'en créer un entièrement nouveau. Et, vous savez, la Charte des Nations unies a sans doute des faiblesses, et elle pourrait probablement être révisée, quatre-vingts ans plus tard. Mais, dans l'ensemble, elle fonctionne. Le plus important, peut-être, c'est de s'occuper des États qui la violent de manière flagrante. Et je dirais que les États-Unis la violent, je veux dire, de façon massive, flagrante, sans aucune honte, et ne la respectent pas réellement. Je veux dire, la stratégie de sécurité nationale des États-Unis contient une phrase qui dit, en gros, quelque chose comme : « Le but des Nations unies est de servir les intérêts nationaux des États-Unis. »

#Pascal

Oui, mais vous savez, au fond, tout revient encore à ce paradigme réaliste selon lequel, malheureusement, nous vivons dans un système anarchique. Autrement dit, il n'y a pas de policier. Et celui qui essaie de se faire passer pour le policier, c'est simplement la plus grosse brute, avec le plus gros bâton. Ensuite, il va s'en prendre aux petits, enlever Maduro, et ainsi de suite. Donc, tout se ramène à cette question : comment réguler un système qui n'a aucune structure d'autorité supérieure au-dessus de lui ? Et, vous savez, ceux qui parlent de Pax Romana, de Pax Americana, et ainsi de suite, disent en quelque sorte : d'accord, la plus grosse brute devient alors le faiseur de paix. Mais en réalité, ce n'est jamais la paix. Ce sont des niveaux de violence insensés contre tous les autres. Alors la question, c'est : comment y remédier ? Oui, oui.

#Jeff Rich

Eh bien, je pense que, d'une certaine manière, on dit, dans la prévention des violences familiales, que ce que vous laissez passer devient la norme que vous acceptez. Et je pense que, d'une certaine manière, cela dépend des autres États des Nations unies, en particulier des membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU.

#Pascal

Oui, mais ils ne peuvent pas. Ils bloquent.

#Jeff Rich

Ils se bloquent mutuellement. Enfin, ils le peuvent. Mais, je veux dire, ils ont toujours des mots. Et les mots sont importants, fondamentaux. Les gestes symboliques comptent aussi, en diplomatie comme dans l'action gouvernementale. Donc, à un certain niveau, je pense que certains de ces... Et je vais citer la Chine en particulier, parce qu'en ce moment, la Chine met l'accent sur sa stabilité stratégique avec les États-Unis. Sur le grand navire des relations entre les États-Unis et la Chine, qui avance tranquillement. Sur son initiative de gouvernance mondiale. Et pourtant, elle ne dit rien du dernier discours de Donald Trump à l'Assemblée générale des Nations unies. C'est un discours scandaleux, qui viole, oserais-je dire, toutes les normes civilisées. Et elle pourrait dire quelque chose.

Je veux dire, ce n'est pas Xi Jinping qui va déclencher une guerre mondiale en disant : « Donald Trump, ce que vous avez dit est totalement inacceptable, et un président des États-Unis ne devrait pas dire ça », ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas exactement comment il faudrait le formuler, mais j'ai le sentiment que, tant qu'à un moment donné les personnes qui ont un pouvoir institutionnel au sein du système ne se contentent pas d'accepter ce genre de violations, mais s'y opposent réellement — pas de manière violente, mais de façon ferme et dans le cadre légal —, il n'y aura pas de changement. Mais si nous continuons simplement à tendre l'autre joue et à dire : « Oh, on ne veut pas faire de vagues », alors les États-Unis continueront à agir ainsi. Et ça dure depuis bien trop longtemps.

#Pascal

Ça pourrait aussi venir d'en bas, non ? Si suffisamment de gens, aux États-Unis, désapprouvent vraiment ce genre de choses. Je veux dire, il y a une indignation publique face à ce type de communication. Mais il faut très, très longtemps pour que cela se traduise, en quelque sorte, sur le plan politique.

#Jeff Rich

Je suppose que, en tant que citoyen du monde, j'ai attendu trop longtemps que les États-Unis fassent quelque chose concernant leur comportement aux Nations unies. Plus tôt cette année, j'ai lu le livre de Mark Mazower sur l'antisémitisme. Il souligne vraiment à quel point les guerres israélo-arabes, de mille neuf cent soixante-sept à mille neuf cent soixante-treize, ont été déterminantes dans le changement d'attitude des États-Unis envers Israël et le conflit actuel. Enfin, cette question se retrouve dans la politique américaine envers Gaza, et cetera, mais aussi dans sa relation avec les Nations unies. Parce que ce conflit, avec en plus le mouvement de décolonisation, le mouvement pour un nouvel ordre économique international, l'Afrique du Sud et tout le reste, a vraiment conduit le monde à s'opposer à ce type de politiques et à l'implication des États-Unis à cette époque.

Et il y a eu un très haut diplomate ou responsable politique américain dont on a rapporté les propos, au début des années mille neuf cent soixante-dix : « Nous devons passer dans l'opposition aux Nations unies. » En gros, depuis les années mille neuf cent soixante-dix, il y a une politique constante visant à subvertir les Nations unies, à les affaiblir, à s'y opposer, à leur rendre la vie

difficile. Et après environ cinquante ans, on en est arrivé à cette situation consternante, où le président des États-Unis se comporte comme un idiot et une brute violente à l'Assemblée générale des Nations unies. Quelques États quittent la salle, mais pas beaucoup. Et je trouve ça tout simplement consternant.

Et, vous savez, les gens peuvent parler de réalisme et de tout ça. Mais tant que les gens — parce que l'action gouvernementale repose tellement sur les relations entre les personnes — ne trouveront pas réellement d'autres façons d'interagir, sur le plan diplomatique, institutionnel, et tout le reste, nous n'aurons pas une approche différente des choses. Nous ne sommes pas enfermés dans un modèle où nous devons tous attendre l'évaluation, par les États-Unis, de leurs intérêts nationaux, puis, vous savez, réagir en conséquence. Je pense que nous devons prendre les devants et dire : nous voulons fixer certaines normes de comportement pour vous, les États-Unis.

Et tant que le monde ne trouvera pas réellement un moyen de freiner la violence, l'agression, les violations du droit international, les attitudes dominatrices, le suprémacisme, tout le reste, nous n'irons pas vers un changement significatif en faveur de la paix. Donc, je pense simplement que... je ne vois pas comment cela peut être mis en œuvre par les institutions, à l'heure actuelle. Mais à moins que les gens ne changent d'état d'esprit, et que ceux qui occupent des positions leur permettant réellement de concevoir et d'élaborer une manière efficace de le faire... Ce sont eux qui doivent trouver la solution précise pour y parvenir. Mais il faut que les gens fixent une norme à laquelle les États-Unis se conforment.

#Pascal

Oui, et par extension, l'Occident politique. Oui, c'est comme ça que Richard Sakwa les appelle, n'est-ce pas ? Parce que l'Europe aussi, l'Europe agit — et on l'a entendu ici, au forum — comme si elle était encore une puissance coloniale du dix-neuvième siècle. Ce qu'elle n'est évidemment plus. Mais elle tient toujours ce même discours. On le voit avec toutes ces déclarations absurdes qui viennent d'Allemagne : l'Iran doit faire ceci, la Chine doit faire cela. Oui, la Russie ne doit jamais... Enfin, allez. Je veux dire, vous êtes l'Allemagne. Vous vous prenez pour qui ? Mais ils continuent à agir comme ça, n'est-ce pas ? Et la majeure partie de l'Europe agit ainsi. C'est simplement cette mentalité coloniale qui ne s'est pas encore dissipée. Mais ce qui est intéressant, ou peut-être ce qui me donne de l'espoir, c'est qu'on voit le Sud global — y compris la Russie et la Chine, vous savez, le non-Occident — avancer et construire des alternatives. Et Richard Sakwa le souligne encore et encore.

Ils ne construisent pas un anti-Occident. Ils construisent un non-Occident, avec des structures alternatives. Donc, l'un des espoirs qu'on peut avoir, c'est que les BRICS, l'Organisation de coopération de Shanghai, le Mouvement des non-alignés, et ainsi de suite, travaillent tous, au cours des dix ou vingt prochaines années, sur des structures et des alternatives qui, au final, seront tellement intéressantes et attrayantes que même les États-Unis, puis plus tard, à un moment donné, l'Europe, demanderont à y adhérer. Et quand cela arrivera, vous aurez alors le levier pour dire : « Oui, bien sûr, venez nous rejoindre. Mais voici les règles du jeu réel, et vous devez les respecter. Et

nous avons des mécanismes institutionnels pour nous assurer que, si vous ne les respectez pas, alors, eh bien, peut-être que ce qui arrive aujourd'hui à la Russie vous arrivera aussi. » Voilà. Alors, peut-être que c'est ainsi que les choses vont évoluer.

#Jeff Rich

L'une des choses intéressantes que j'ai relevées dans les discussions du forum, c'est aussi la façon dont certaines de ces solutions pourraient émerger dans des circonstances inattendues, et assez désagréables. Il y a eu un commentaire du professeur Baabood — je ne sais plus exactement comment il s'appelait. Oui, Abdullah. Abdullah Baabood — qui disait qu'avec la situation dans le détroit d'Ormuz, on voit émerger un cadre de coopération régionale. Cela pourrait peut-être servir de point de départ à une meilleure sécurité, au sens strict, mais aussi, vous savez, à la coopération, au développement économique et social, à tout ce genre de choses. Peut-être avec une implication moindre des États-Unis, mais aussi avec une approche moins marquée par les conflits.

Et, vous savez, je veux dire, cela n'est arrivé que parce qu'une chose terrible s'est produite. Vous savez, les États-Unis ont commencé la guerre avec l'Iran, la situation a évolué et ça a forcé la question. Et pourtant, ce n'est pas une solution systémique, complète et universelle, qui serait, vous savez, entièrement réglée. C'est plutôt quelque chose qui a été improvisé et développé grâce à la bonne volonté et à de bons principes, à une échelle assez locale, si vous voulez. Et je me demande si nous n'avons pas simplement besoin de créer un espace pour que davantage de choses comme celle-là puissent se produire, y compris en Europe, dans le Pacifique occidental, ou en Australie. Oui.

#Pascal

C'était en fait un très bon point de sa part. Et, vous savez, il est Omanais, n'est-ce pas ? Enfin, ce n'est pas seulement l'un des penseurs omanais les plus importants. Il évolue aussi dans ces cercles qui discutent de ce genre de questions. Et son point, c'était qu'il existe déjà aujourd'hui un forum de discussion, rien d'institutionnalisé, mais entre l'Iran et Oman. Ils coopèrent pour discuter concrètement de la manière de réguler le détroit d'Ormuz, ce qui est nouveau. Son idée, c'était : pourquoi ne pas ouvrir ce cadre et y associer les autres États du Golfe ? Et oui, ce ne serait pas une gestion harmonieuse. Ce serait une gestion très conflictuelle.

Mais l'idée, c'est que si ce genre de conflit — comme il y a un conflit entre la Chine et l'Inde — peut s'exprimer à ce niveau-là, avec ce type d'échanges en dessous du seuil de la guerre armée, alors on a déjà avancé. Même si ce n'est pas parfait. Et c'est un contraste saisissant avec l'idée occidentale, qui consiste à dire : « Oh, on va mettre en place une Banque mondiale ou un Fonds monétaire international, et cet outil sera ensuite utilisé comme un marteau pour enfoncer les clous. » C'est, encore une fois, une forme d'approche du conflit géré. Et si on regarde, les BRICS fonctionnent en fait comme ça, non ? À chaque vague d'élargissement, ils essaient d'intégrer des États qui sont aussi en conflit les uns avec les autres. Lors de la même vague, ils ont intégré l'Iran et l'Arabie saoudite. — Oui. — Oui, exactement.

#Jeff Rich

Oui, et j'imagine qu'ils ne se révoltent pas et n'en font pas trop. J'imagine qu'ils connaissent aussi leurs limites. Donc, c'est une bonne chose. Mais je pense que ce modèle, qui consiste à s'appuyer sur quelques principes bienveillants, à improviser face à une situation difficile et, au final, à trouver une résolution indirecte du conflit, est quelque chose dont nous pouvons tirer des leçons, à partir du rôle joué par Oman dans la situation du détroit d'Ormuz. Et c'est peut-être aussi quelque chose qu'on pourrait appliquer à la situation en Ukraine. Parce qu'à un moment donné, cette guerre va prendre fin. Et l'Ukraine, ou quel que soit le territoire, vous savez, quel que soit l'État dans lequel il se trouvera alors, sera dans une situation sociale terrible. Des infrastructures dégradées, des populations traumatisées. Oui. Des millions de personnes ont fui le pays. Un million de personnes, ou davantage, sont mortes à cause du conflit.

Et ce pays, ou cet ensemble d'États, quelle que soit finalement sa forme, devra être reconstruit d'une manière ou d'une autre. Et, à certains égards, la reconstruction de l'Ukraine est une occasion de coopération positive entre l'Europe, la Russie et, en particulier, les États frontaliers, vous savez, les pays voisins de l'Ukraine. Il faudrait mettre de côté toutes les questions de sécurité, toutes les grandes questions liées à l'architecture du système de sécurité internationale, et se dire : travaillons ensemble pendant quelques années pour résoudre cette immense crise humanitaire — car c'est bien ce que ce sera —, parvenir à une forme de réconciliation et, peut-être ensuite, trouver des moyens concrets de travailler ensemble. Et puis laisser certaines des grandes questions liées au système des relations internationales se stabiliser un peu, grâce à cette coopération pratique.

#Pascal

Oui, enfin, c'est quelque chose de très concret, non ? Il faut une action locale, des connaissances locales, pour mettre en place les systèmes capables de réparer les blessures locales, non ? Et donc, d'une certaine manière, vouloir toujours tout faire remonter au niveau des Nations unies peut, en fait, être contre-productif. Alors que si on peut résoudre le problème au niveau le plus local possible, ce serait une bonne chose. Le problème, c'est qu'il y a toujours des acteurs qui agissent contre ça, non ? Enfin, aujourd'hui, les plus grands fauteurs de troubles dans toute cette affaire, concernant l'Ukraine, ce sont les Européens. Ils cherchent constamment à saboter tout processus de paix qui pourrait être en cours.

John Mearsheimer revient tout juste de Russie. Il a rapporté que les Russes comptaient sur les Américains, à Anchorage, pour tenir réellement leur promesse : si les Russes gelaient le conflit, alors les États-Unis feraient pression sur l'Ukraine. Et ils n'en ont pas été capables. Je ne sais pas dans quelle mesure tout cela est vrai ou non. Nous ne le découvrirons que plus tard. Mais il semble que, pour le moment, les forces favorables à la guerre aux États-Unis — les néoconservateurs, et ainsi de suite — s'y opposent. Et elles sont sur la même ligne que les Européens. Cela maintient le conflit dans l'état où il est, et les deux camps continuent simplement de se vider de leur sang.

#Jeff Rich

Oui, je pense qu'il n'y a pas de processus de paix structuré pour rassembler les gens et régler les différents aspects du conflit, vous savez, petit à petit, en quelque sorte. Donc oui, je pense qu'il faut ce type de coopération locale concrète, ou un processus de réconciliation et de reconstruction. Mais il faut aussi, à mon avis, un processus de paix global, mandaté par l'Organisation des Nations unies, qui dise : reprenez-vous, les États-Unis et l'Europe. Vous avez été partie prenante depuis le début. Il est temps d'arrêter de vous présenter comme des médiateurs, ou de vous définir selon ce que vous pensez être en train de faire. Vous devez reconnaître que vous êtes impliqués dans ce conflit entre plusieurs États. Et vous devez œuvrer, d'une manière approuvée par la communauté internationale, selon un processus sensé de gestion du conflit. Et je pense que ce processus doit traiter du conflit entre les États-Unis et la Russie. Les États-Unis auraient pu se retirer de la guerre en Ukraine il y a longtemps.

#Pascal

Oui, mais c'est... enfin, oui. Le problème avec ce que vous proposez, évidemment, c'est qu'il faudrait quelqu'un qui soit au-dessus de tout ça, n'est-ce pas ? Une véritable autorité, du genre des Nations unies, qui dise : « États-Unis, vous faites partie intégrante du problème. » Et les États-Unis répondent constamment : « Non, ce n'est pas le cas. » Et ce qui est intéressant, c'est que les Russes accordent en fait cela aux États-Unis. Ils accèdent à l'exigence américaine de pouvoir dire : « Oh, nous voulons simplement être un intermédiaire neutre. » Et les Russes le leur accordent vraiment. Ils disent : « D'accord, nous allons jouer le jeu de cette mascarade. Nous allons faire comme si vous étiez le médiateur. » C'est fascinant, non ?

#Jeff Rich

Et j'ai toujours pensé que c'était une erreur stratégique, ou une erreur de politique, disons, de la part de la Russie. Et je peux peut-être comprendre pourquoi, parce que je pense qu'ils se disaient sans doute : eh bien, peut-être qu'ils peuvent amener les États-Unis à se retirer unilatéralement de la guerre. Et ils auront alors une partie de moins à gérer.

#Pascal

Ou même simplement une compréhension à plusieurs niveaux du conflit. C'est-à-dire, oui, nous avons une guerre ouverte, une guerre par procuration en Ukraine avec les Américains. Mais d'un autre côté, en tant que superpuissances, nous devons quand même communiquer les uns avec les autres. Et cela nous oblige à accepter certains de leurs récits. Donc, nous jouons le jeu au niveau des superpuissances, même si, au niveau inférieur, nous savons tous de quoi il s'agit vraiment. Mais c'est juste...

#Jeff Rich

Et, vous savez, j'imagine que depuis l'arrivée de Trump au pouvoir, il essaie, en gros, de régler le conflit unilatéralement, sans tenir compte des intérêts de l'Europe, de l'Ukraine, de la Russie, ni de la Grande-Bretagne.

#Pascal

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est s'il a vraiment essayé, ou si ça fait simplement partie de la mise en scène, n'est-ce pas ? Brian Berletic, Neil Bonilla et quelques autres diraient que non, non, tout cela fait tout simplement partie intégrante du fonctionnement de l'empire. Il fonctionne par la tromperie, et ainsi de suite. Que les gens qui pratiquent cette tromperie en soient conscients ou non, au fond, ça n'a pas vraiment d'importance.

#Jeff Rich

Eh bien, l'une des pratiques historiques des États-Unis, ça a été l'unilatéralisme.

#Pascal

Et de la tromperie.

#Jeff Rich

Donc, je veux dire, je ne pense pas que ce soit du cinéma ou du faire-semblant. Je pense que c'est simplement la façon dont les États-Unis font les choses. Ils pensent pouvoir décider, depuis la Situation Room et la Maison-Blanche, de la manière dont chaque pays devrait fonctionner.

#Pascal

Je veux dire, quand on y pense, ça a été extrêmement efficace pour ça, non ? Cette façon constante de, genre, conclure un traité avec une tribu autochtone, puis revenir dessus, le violer, les éradiquer. Puis avec la suivante, conclure un traité, le rompre, les éradiquer. Et ils ont continué comme ça jusqu'à Hawaï, puis jusqu'aux Philippines. Et là, ça s'est plus ou moins arrêté. Mais je veux dire, ce système pour faire des affaires, il est incroyablement efficace. Je veux dire, treize putain de colonies.

#Jeff Rich

Oui, oui, oui.

#Pascal

Vers un monde, un empire mondial. Je veux dire, je comprends pourquoi le système, selon sa propre logique, ne ressentirait pas le besoin de changer, parce que... oui, oui, oui. La question, c'est : a-t-il atteint ses limites extérieures et est-il maintenant repoussé vers l'intérieur ?

#Jeff Rich

Si. Enfin, la manière traditionnelle de raconter l'histoire du vingtième siècle, c'est, vous savez, celle de deux guerres civiles européennes.

#Pascal

Oui.

#Jeff Rich

Mais je pense quand même... enfin, je crois avoir mentionné ce livre récent de Jeremy Adelman, qui s'appelle, je crois, « L'ère capitaliste : la formation de l'esprit mondial ». C'est un historien mondial très éminent, et son idée est de réinterpréter la mondialisation comme une interdépendance. Mais il a aussi un terme pour décrire les conflits qui ont eu lieu un peu partout dans le monde entre les années mille huit cent quatre-vingt-dix et mille neuf cent quarante-cinq. Il parle de « guerre civile mondiale ». C'est donc un conflit continu, qui englobe à la fois des conflits internes et des conflits entre États. Et les États-Unis y ont participé de manière très active et, vous savez, volontariste. Dans les années mille huit cent quatre-vingt-dix, ils attaquent l'Empire espagnol et obtiennent les Philippines et Cuba.

#Pascal

Il attaque Hawaï.

#Jeff Rich

Oui, ça remonte à Hawaï, dans les années mille huit cent quatre-vingt, ou quelque chose comme ça. Hawaï n'est devenu un État qu'en mille neuf cent cinquante-quatre, ou quelque chose comme ça. Cinquante-neuf. Cinquante-neuf. Oui, en effet, quand Kissinger est allé à Pékin, en mille neuf cent soixante et onze, ou peu importe l'année exacte, Zhou Enlai lui a dit : vous savez, si vous ne reconnaissez pas Taïwan comme faisant partie de la Chine, nous ne reconnâtrons pas Hawaï comme faisant partie des États-Unis. Et il disait ça dix ans après que Hawaï est devenu un État. Donc, vous savez, les États-Unis ont conquis le Mexique. Quelques mois avant le début de la Première Guerre mondiale, Woodrow Wilson bombardait Veracruz, au Mexique. Donc...

#Pascal

Et juste une toute petite note de bas de page, pour tout le monde : il y a en fait quelques militants et d'autres personnes à Hawaï qui travaillent sur l'argument juridique selon lequel, puisque les États-Unis n'ont jamais légalement intégré Hawaï dans leur système, tout le reste est sans objet. Et que tout ce qui s'est passé depuis l'occupation de mille huit cent quatre-vingt-treize, le coup d'État de mille huit cent quatre-vingt-treize, tout cela a été illégal. Par conséquent, Hawaï existe toujours en tant qu'État-nation indépendant, mais sous occupation. Et ils travaillent là-dessus. Mais oui, c'était juste une note de bas de page. Keanu Sai est le principal représentant de ce mouvement. Mais la question, pour conclure, je pense, c'est de savoir si nous voyons se former un monde multipolaire, avec une nouvelle façon de faire des affaires. Oui ou non ? Et s'il est en train de se former, a-t-il une chance d'aller de l'avant ? Ou bien les États-Unis travaillent-ils déjà à l'étouffer, et y réussissent-ils ?

#Jeff Rich

Je pense que cela est en train de se former. Mais je crois aussi que, parfois, nous devons peut-être prendre un peu de recul et réfléchir à ce que nous entendons par un monde multipolaire. Car on peut y voir quelque chose de très ordonné, avec quatre ou cinq pôles de pouvoir, et une sorte de vision du monde où cinq grandes puissances dirigent la planète. Ou bien on peut y voir un monde très imbriqué. Et l'image que j'ai presque en tête, c'est que ce n'est pas tant un monde multipolaire qu'un monde à multiples fils. Un monde où il existe toutes ces différentes, vous savez, réseaux transnationaux, cultures et pays, tous étroitement mêlés dans une petite toile si serrée qu'il est tout simplement impossible de les démêler.

Oui, j'ai le sentiment que c'est plutôt quelque chose comme ça : un monde enchevêtré, qu'on ne peut pas vraiment contrôler entièrement, ni façonner dans une direction précise, ni décrire comme un système bien ordonné. Mais ce monde exige absolument que nous répondions d'une tout autre manière à toute cette pluralité et à toutes ces interconnexions. Et je pense que, d'une certaine façon, la guerre en Iran a été un moment très crucial à cet égard. Parce qu'elle a montré que... enfin, on peut avoir une répartition du pouvoir, mais ce qui compte vraiment, c'est la manière dont on utilise le pouvoir dont on dispose dans la situation où l'on se trouve. On peut avoir toutes les ressources du monde, toute l'autorité et toute la position possible. Mais si, en réalité, on n'est pas capable de s'asseoir avec quelqu'un et de le convaincre de changer d'avis là-dessus, alors on n'a pas tant de pouvoir que ça.

Et ce que l'Iran a montré, c'est que, dans une situation très difficile — il est assiégé depuis quarante-sept ans — il a été capable de déployer sa puissance selon les circonstances, d'une manière qui a vraiment fait la différence. Et cela a mis en lumière certaines limites de la puissance qui, sur le papier, avait toutes les cartes en main, mais qui, en réalité, ne les a pas très bien jouées. Donc oui, je pense que, d'une certaine façon, nous devons peut-être penser la multipolarité non seulement en termes de répartition de la puissance, mais aussi en fonction de la manière dont les gens, compte tenu de cette répartition, utilisent réellement les moyens de puissance dont ils disposent dans différentes situations. Et peut-être commencer à réaliser qu'ils ont plus de pouvoir qu'ils ne le pensent eux-mêmes.

Et, vous savez, je dirais que la Chine pourrait peut-être vouloir utiliser une partie de son pouvoir de circonstance d'une manière un peu différente. Mais c'est peut-être un rêve irréaliste, parce que je ne suis pas citoyen chinois. Cela dit, je pense que c'est peut-être ce qui pourrait vraiment faire la différence : commencer à repousser l'unilatéralisme, en disant : « Vous l'avez bien compris avec l'Iran, vous avez des limites. Maintenant, nous allons insister sur le fait que vous avez réellement des limites, et que les autres acteurs du système — il n'y a peut-être pas de hiérarchie — ont eux aussi un intérêt dans la manière dont ce jeu se déroule, même si leurs enjeux sont limités. »

#Pascal

Oui, oui. Et la question, c'est de savoir si cela sera compris assez vite, aux États-Unis et en Europe, pour renverser la situation. Mais nous verrons bien. Je veux dire, nous allons nous retrouver ici. Et la bonne nouvelle pour tout le monde, c'est que l'un des résultats, c'est que toutes les personnes présentes ont convenu qu'il fallait continuer. Nous devons continuer à travailler pour un monde multipolaire. Nous devons poursuivre les forums. Nous devons poursuivre les discussions. Nous devons continuer à développer les réseaux qui pourraient nous faire avancer. C'est ce dont nous avons discuté aujourd'hui.

Et en ce moment, les initiatives fleurissent de partout. Ça me donne beaucoup d'espoir, parce que beaucoup de gens comprennent qu'en réalité, nous avons des problèmes, et que personne ne les résoudra à notre place. Mais si nous passons à l'action... Alors, d'une certaine manière, si vous avez des idées d'actions à mener pour œuvrer en faveur d'un monde multipolaire et pacifique, mettez-les en pratique. Faites-nous-en part. Jeff, si les gens veulent vous trouver, où doivent-ils aller ? Et avez-vous quelques derniers mots d'encouragement pour œuvrer en faveur d'un monde multipolaire et pacifique ?

#Jeff Rich

Eh bien, oui, les gens peuvent aller sur ma chaîne YouTube, la chaîne YouTube Burning Archive, ou sur mon Substack, jeffrich point substack point com. J'y écris chaque semaine sur les affaires du monde. D'ailleurs, je viens d'écrire un article sur Istanbul, le carrefour des civilisations, ainsi que sur de nombreux sujets historiques et, disons, géopolitiques. Et, pour moi, la note d'espoir, c'est que j'ai toujours été très inspiré par l'essai de Václav Havel, « Le pouvoir des sans-pouvoir ». Les sans-pouvoir ont, eux aussi, une certaine force. Il conclut cet essai en disant que le plus grand paradoxe de tous, c'est que l'avenir meilleur que nous souhaitons est peut-être déjà là, et que nous ne l'avons tout simplement pas remarqué jusqu'à présent. Il ne s'agit pas forcément de créer un monde plus pacifique, ni de forcer les choses pour parvenir à un monde pacifique. Il s'agit plutôt de voir comment nous pouvons nous-mêmes apporter ces changements. Et nous pouvons tous y contribuer, chacun à notre manière.

#Pascal

Des idées brillantes sur la manière d'intégrer tout cela et d'œuvrer en faveur d'un monde pacifique et multipolaire. J'aime beaucoup cette approche. Et sur ce, Jeff Rich, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps aujourd'hui. Merci, Pascal.